

Raconter, démontrer,  
... survivre

Collection  
« Humus, subjectivité et lien social »  
dirigée par Jean-Pierre Lebrun

*« Le savoir par Freud désigné de l'inconscient,  
c'est ce qu'invente l'humus humain  
pour sa pérennité d'une génération à l'autre. »*

(Jacques Lacan, « Note italienne », 1973)

Cette collection accueille des textes qui tentent de conceptualiser les effets de la mutation contemporaine du lien social sur la subjectivité. Son champ se situe à l'interface de la psychanalyse et des sciences sociales et, à ce titre, convoque dans le même mouvement les recherches de ces dernières et les élaborations – tant théoriques que cliniques – de la première.

Retrouvez tous les titres parus sur  
**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

Marilia Amorim

# Raconter, démontrer, ... survivre

Formes de savoirs et de discours  
dans la culture contemporaine

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a vertical bar through its center, followed by the lowercase letters 'rès'.

Couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-2301-8  
Première édition © Éditions érès 2007  
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

# Table des matières

AVANT-PROPOS	
<i>Jean-Pierre Lebrun</i> .....	9
INTRODUCTION .....	13
1. LES TROIS FORMES DE SAVOIR ET DE DISCOURS .....	21
<i>Savoir Mythos et savoir Logos</i> .....	23
<i>Le savoir Mètis</i> .....	38
<i>L'imbrication Logos, Mythos et Mètis</i> .....	60
2. MÈTIS ET RAPPORTS DE POUVOIR .....	71
<i>La Mètis du fort</i> .....	80
<i>La Mètis du faible</i> .....	85
<i>Un exemple dans le théâtre contemporain</i> .....	86
<i>L'exemple du carnaval</i> .....	101
3. FORMES DE SAVOIR ET HISTORICITÉ .....	119
<i>Différents régimes de vérité</i> .....	119
<i>Transformations du savoir Mythos</i> .....	130
<i>Nouvelles techniques</i> .....	141
<i>Nouvelle politique</i> .....	163
<i>Nouvelle épistémologie</i> .....	176

4. UN MONDE SANS SYNTAXE .....	185
<i>Bakhtine et Deleuze</i> .....	194
<i>Deleuze et Voloshinov</i> .....	207
<i>Bakhtine et Bourdieu</i> .....	210
<i>Le carnaval sans fête</i> .....	221
5. QUELQUES CONSÉQUENCES POUR L'ÉCOLE .....	231
<i>La société des connaissances</i> .....	244
Le contexte : la communauté et le temps réel .....	248
La symétrie .....	252
La transparence .....	254
<i>Le désir d'école</i> .....	266
CONCLUSION : ACTUALITÉ DE LA MÈTIS .....	277
BIBLIOGRAPHIE .....	279

*À ma mère*

*J'aurais bien voulu que ce livre fût écrit  
par quelque grand savant.  
Mais comme je n'ai jamais trouvé ce livre,  
j'ai dû me décider à l'écrire moi-même...  
avec les moyens du bord.*





## Avant-propos

Ceci n'est pas un livre de psychanalyse ! Il est donc légitime que le lecteur sache pourquoi nous l'avons accueilli dans la collection « Humus, subjectivité et lien social », qui jusqu'à présent n'a publié que des ouvrages écrits par des psychanalystes. La réponse est plurielle. D'abord cette collection s'est définie comme regroupant « des textes qui tentent de conceptualiser les effets de la mutation contemporaine du lien social sur la subjectivité ». Et le livre de Marília Amorim est à cet égard exemplaire. Ensuite parce que, comme le dit encore la note de présentation de la collection, « son champ se situe à l'interface de la psychanalyse et des sciences sociales ». Et cette exigence est entièrement assumée dans cet ouvrage. Il pourrait même à cet égard faire paradigme. Mais un élément de plus s'imposera au lecteur : le travail de Marília Amorim, ex-professeur au département de psychologie sociale à l'université fédérale de Rio de Janeiro et actuellement maître de conférences au département de sciences de l'éducation à l'université de Paris-VIII, se situe indiscutablement en résonance avec ce que les psychanalystes qui s'intéressent à ces questions appréhendent.

L'attention de l'auteur à la structure du discours, sa conceptualisation des formes de savoir, son appréhension de la différence d'intelligence qui, respectivement, est à

l'œuvre dans le savoir narratif (Mythos), dans le savoir démonstratif (Logos) et dans le savoir pratique, de l'urgence, construit « sur le tas », « à bout portant », « en cours de route » ou « dans la rue » (Mêtis), l'approche nouvelle qu'elle permet – en prenant appui sur les travaux de Detienne et Vernant sur la déesse Mêtis – de ce qui est en jeu dans ce qu'on a coutume d'appeler la postmodernité, l'appui qu'elle prend sur des auteurs habituellement peu connus des psychanalystes, tel Bakhtine, mais qui ne peuvent que leur parler, les conséquences essentielles qu'elle en dégage pour l'éducation et l'enseignement, tout cela contribue à faire de cet ouvrage non seulement un apport remarquable mais un allié de choix.

L'effet étonnant et heureux du livre de Marilia Amorim, qui pose le principe de l'altérité au cœur de la spécificité de l'humus humain, est en effet d'attester que penser en dehors de la psychanalyse peut néanmoins rejoindre ses lignes de force. Ainsi par exemple, son interrogation sur le pragmatisme comme dérive de la Mêtis quand elle s'autonomise des deux autres modes de savoir ; ou l'importance cruciale que l'auteur attribue à « la place asymétrique et d'exception » pour installer la scène énonciative de Logos et permettre l'accès à une véritable pensée critique ; ou encore, son interrogation pertinente à propos de la possibilité d'une énonciation – quand il y a, comme actuellement, injonction implicite à la forme discursive Mêtis – lorsque « les places ne cessent de fusionner ». Toutes ces élaborations rejoignent ce que la psychanalyse identifie comme les lois du langage.

Mais plus encore que tout cela, il ne pourra manquer de frapper l'attention du lecteur – familiarisé à l'enseignement de Lacan sans doute – qu'au travers de ces trois formes de savoir et de discours dans la culture contemporaine, ce sont les registres du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique que l'on retrouve à l'œuvre et qui doivent se nouer ensemble. Respectivement Mêtis, Mythos et Logos ont à se nouer borroméennement.

Récemment, un jeune de la banlieue parisienne de Saint-Denis, Fabien, alias Grand Corps Malade <sup>1</sup>, s'est mis à le dire à sa façon d'une manière certes familière mais non sans pertinence : « Le corps humain est un royaume où chaque organe veut être le roi / Il y a chez l'homme trois leaders qui essaient d'imposer leur loi / Cette lutte interne permanente est la plus grosse source d'embrouille / Elle oppose depuis toujours la tête, le cœur et les couilles /... / C'est à cause de ce combat qui s'agite dans notre corps / La tête, le cœur, les couilles discutent mais ils sont jamais d'accord. »

Ainsi, pour le dire en paraphrasant Grand Corps Malade, Mythos, Logos et Mêtis « discutent mais ne sont jamais d'accord ». Et nous pourrions ajouter « doivent discuter même s'ils ne sont jamais d'accord ! ». En effet, en nos temps dits postmodernes, ce que Marilia Amorim nous aide à identifier, c'est en quoi la forme Mêtis y est devenue dominante, et que cette prévalence n'est pas sans induire le risque de la laisser se dénouer des deux autres régimes. La conséquence en est alors la dérive du pragmatisme – comme existe celle du mysticisme ou du scientisme quand c'est Mythos ou Logos qui prend le large –, et comment s'en étonner lorsque prédomine la prétendue loi du marché.

Mais, au-delà de ces résonances, l'intérêt de publier et d'ainsi faire connaître le travail de Marilia Amorim ne nous a fait aucun doute : l'analyse rigoureuse qu'elle fait de la forme Mêtis du savoir comme de cette intelligence pratique convoquée lorsqu'un sujet est dans une situation où il s'agit d'abord de survivre, est essentielle et innovante. Elle permet à quiconque s'en préoccupe de repérer la cohérence d'un fonctionnement à l'œuvre, autant singulier que social, qui, autrement, nous resterait la plupart du temps obscur, voire même complètement opaque. S'en déduit d'ailleurs, a contrario, que si c'est une telle intelligence qui est aujourd'hui effectivement promue, nous sommes en droit – mais

---

1. Grand Corps Malade, *Midi 20*, 1 CD AZ/Universal.

tout aussi bien en devoir – de nous demander si la confusion généralisée que produit notre monde postmoderne ne met pas beaucoup d’entre nous en situation d’archaïsme avancé.

*Raconter, démontrer, ... survivre* est en ce sens une contribution décisive pour pouvoir nous orienter dans la mutation du lien social qui nous emporte. À ce titre, inutile de préciser que nous sommes ravis et honorés de pouvoir l’éditer dans cette collection.

Jean-Pierre Lebrun

# Introduction

*Tout se passe comme s'il fallait recommencer à comprendre  
ce qui nous est arrivé et qui nous arrive  
pour essayer de ressaisir l'inconscient de la modernité,  
d'éviter ses « bêtises ».*  
Jean-François Lyotard

Ce livre est le résultat de deux recherches menées en parallèle et qui, progressivement, se sont rejointes et sont devenues complémentaires. Cette double origine coïncide probablement avec la mienne : brésilienne d'origine et installée en France depuis quinze ans, je travaille toujours sur les deux terrains. La première recherche est traitée dans les chapitres 1 et 2 de ce livre et la deuxième dans les chapitres 3 et 4.

La première recherche est née au Brésil, à la suite d'un travail que je venais de réaliser, et qui consistait en une lecture critique d'un ensemble de textes qui traitent du problème des « enfants de la rue » au Brésil. Dans les chapitres qui suivent, j'y ferai souvent référence. À la suite donc de ce travail, j'ai commencé à réfléchir sur la forme d'intelligence que développaient les « enfants de la rue » : une intelligence pratique, de la survie et du combat quotidien, qui se distingue entièrement des deux autres formes plus réperto-

riées que sont, d'un côté, l'intelligence mise au travail dans le savoir démonstratif (théorique, scientifique) et, de l'autre, l'intelligence en jeu dans le savoir narratif (expression des sentiments et des opinions, mais aussi histoires à raconter).

Pour rendre compte de cette troisième forme de savoir et d'intelligence, j'ai mis à profit le célèbre travail des hellénistes Detienne et Vernant à propos de l'intelligence de la Ruse, telle qu'elle a été conçue en Grèce ancienne et que les Grecs désignaient par le nom de la déesse Mètis. À partir de ce point, je me suis donné comme tâche d'approfondir la compréhension et l'analyse de cette forme de savoir en la comparant systématiquement aux deux autres, le savoir démonstratif, nommé Logos, et le savoir narratif, nommé Mythos.

L'axe d'analyse est construit à l'intérieur d'une approche discursive où l'enjeu est de mettre au point la spécificité énonciative de Mètis : comment parle-t-on, qui parle à qui de quoi, quand on se trouve dans une situation de survie et de combat ? Pour y répondre, je me suis appuyée sur la théorie de l'énonciation de Benveniste, mais aussi et surtout sur la théorie dialogique de Mikhaïl Bakhtine, linguiste russe, et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord parce que, au centre de la théorie de Bakhtine se pose la question de l'altérité : *le mot s'adresse* dit une de ses formules les plus connues. Traiter du discours est traiter du rapport à l'*autre*. Ainsi, quand se met en place une forme de savoir, la forme de discours qu'implique ce savoir met aussi en place un certain type de rapport à l'*autre* qui n'est pas le même selon qu'on se trouve dans une scène du Logos, du Mythos ou de la Mètis.

Ainsi, adopter l'approche bakhtinienne, permet de traiter *le savoir comme rapport* et de construire quelque chose comme une psychologie politique des savoirs. La dimension politique de cette psychologie ébauchée ici est à entendre au sens grec du mot *politique* : en quoi les modalités de savoir concernent le vivre-ensemble ?

L'étude de la forme Mètis de savoir me conduit nécessairement, dans le deuxième chapitre, à la problématique du *populaire*. Savoir pratique qui se construit « en cours de route » ou « dans la rue » et non pas à l'école, il est immédiatement associé à l'idée de savoir du *faible*. Pourtant, si cela reste vrai, il faut tenir compte du fait que cette même forme d'intelligence et de savoir se trouve aussi du côté du *fort*. Les politiques, les commerçants et le Prince, si l'on suit Machiavel, sont tous contraints de développer l'intelligence de la survie et du combat.

La double entrée de l'intelligence Mètis, par le haut et par le bas de la hiérarchie sociale, justifie la décision de la traiter du point de vue de la question des rapports de pouvoir. Pour cela, je me base toujours sur une recherche conceptuelle, mais j'essaie de la compléter avec des exemples qui sont pris dans les champs du politique, de l'art (théâtre et cinéma) et de manifestations dites populaires comme le carnaval.

Le carnaval est traité, dans ce chapitre, à travers une discussion autour de sa manifestation concrète dans la fête brésilienne, mais il est repris plusieurs fois en tant que concept. C'est Bakhtine, à nouveau, qui me sert d'appui dans l'approche conceptuelle de cette fête avec son ouvrage sur la culture populaire <sup>1</sup>.

Le lecteur pourrait se demander ce que fait le carnaval dans un ouvrage sur les savoirs et la postmodernité. L'analyse que j'ai entreprise sur l'intelligence Mètis m'a conduite à la conclusion que son mode de fonctionnement est précisément celui qui est en jeu dans la fête carnavalesque : renversement des places, inversion des rapports, déguisement, entre autres, sont des points communs qui ne peuvent en aucun cas être négligés. Et en cela réside une raison de plus pour que la forme de savoir Mètis soit souvent identifiée

---

1. M. Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.

comme forme populaire de savoir. Ce qui conduit, chez certains auteurs, à envisager, abusivement, la forme Mètis comme étant nécessairement révolutionnaire.

Si, du pont de vue bakhtinien, le carnaval joue effectivement un rôle important dans la pensée justement à cause de son pouvoir de renversement et de mise en question des fausses vérités, il ne s'ensuit pas que le glissement vers une hypervalorisation et vers une autonomisation des valeurs incarnées par Mètis se justifie. En grande partie, mon travail consiste en une lecture critique des auteurs chez lesquels ce glissement est plus ou moins présent. Ce n'est pas par hasard que les auteurs qui pratiquent cette équivoque soient exactement les plus emblématiques du discours postmoderne, et cela constitue l'objet même de ma deuxième recherche.

Cette deuxième recherche est née en France. Depuis quelques années, je m'intéresse aux textes qui traitent de la question de la postmodernité comme une voie de réflexion sur le monde contemporain. Il me semble que le philosophe Jean-François Lyotard, en formulant son hypothèse dans une perspective philosophique, a ouvert un champ de recherche extrêmement pertinent par rapport aux paradoxes et aux impasses qui se dessinent actuellement. Cette hypothèse accompagne toute ma réflexion et je peux même dire que j'essaie de répondre à sa proposition selon laquelle la postmodernité, dont les bases ont été posées par la modernité, doit être l'objet d'une anamnèse<sup>2</sup>.

En lisant un certain nombre d'auteurs qui considèrent que des changements importants sont en train de se produire dans notre façon de vivre et de penser, on peut distinguer ceux qui sont entièrement critiques par rapport aux changements, de ceux qui sont entièrement enthousiastes, et encore de ceux qui hésitent entre l'un et l'autre. Or, indépendamment de ceci, j'ai cru découvrir un point commun entre leurs

---

2. J.-F. Lyotard, entretien paru au Cahier Livres du journal *Libération*, 21-22 juin 1986 : « Les enfants de Lyotard sont postmodernes. »



textes, qui me semble fondamental. Dans tout ou presque tout ce qui est décrit comme étant les caractéristiques principales du passage à la postmodernité <sup>3</sup>, il y a une correspondance avec les caractéristiques de fonctionnement et avec les valeurs qui sont le propre de la forme Mètis. Cela me conduit alors à deux conclusions. La première est que si notre monde est devenu un *monde à Mètis*, il faut urgemment interroger les conséquences. La seconde est que, si tout cela reste vrai, l'intelligence, ou plutôt les intelligences requises par les formes de savoir Logos, Mythos et Mètis se transforment dans l'Histoire, selon la place qui leur est accordée.

Appuyée sur des textes théoriques qui vont dans le sens de ces deux conclusions, j'en arrive ainsi à l'idée de trois grands moments dans l'histoire de ces trois formes de savoir et de discours, chacun d'entre eux étant caractérisé par la prédominance de l'une des trois formes. Ainsi, une société archaïque ou traditionnelle correspond à une prédominance de la forme Mythos, une société moderne correspond à une prédominance de la forme Logos et, enfin, la société post-moderne qui est la nôtre, correspond à une prédominance de la forme Mètis. Pour ce qui concerne les conséquences, on peut au moins anticiper sur les différentes dérives possibles : le mysticisme, pour le paradigme traditionaliste, le scientisme pour le paradigme moderne, et le pragmatisme pour le paradigme postmoderne.

Est-ce à dire qu'il y aurait une « évolution normale » telle que la prédominance de chacune des formes de savoir se marquerait à tour de rôle ? Je reste prudente quant à cette hypothèse dans la mesure où son traitement demanderait un travail d'historien beaucoup plus poussé que celui que j'entreprends ici. Par contre, il y a quelque chose de spécifique dans la prédominance actuelle de la forme Mètis par rapport au deux autres : c'est qu'en s'imposant, elle cherche, en

---

3. Quoiqu'il n'y ait pas d'unanimité quant à l'utilisation du terme « postmoderne ».

même temps, à effacer la distinction entre Logos, Mythos et Mètis. Un tel effacement produit en fait une impossibilité de penser et de discuter sur le rapport entre ces formes ainsi que sur les problèmes qui en découlent.

L'articulation entre Logos, Mythos et Mètis, quoique nécessaire, est toujours problématique et chaque société produit ainsi ses « bêtises », pour reprendre l'expression de Jean-François Lyotard. Il me semble que les caractéristiques de la postmodernité qui seront analysées ici se présentent, en partie, comme une tentative de la pensée pour dépasser les « bêtises de la modernité » qui ne sont pas des moindres : autoritarisme, bureaucratisme, totalitarisme, etc. Il ne s'agit donc pas de faire le procès de cette tentative légitime de dépassement, mais de s'interroger : n'est-on pas en train de « jeter le bébé avec l'eau du bain » ?

Le travail d'historicisation de l'intelligence et des formes de savoir est l'objet du chapitre 3. À la fin de ce dernier, il sera montré que la postmodernité est avant tout un discours. Elle se constitue dans et par le discours décrit dans les textes qui analysent les changements du monde contemporain. Elle se constitue par un ensemble de mots qui surgissent, mais aussi par un ensemble de mots qui disparaissent. Certains problèmes ne peuvent plus se poser car ils ne sont plus ni dicibles ni audibles. Et puisque *dire c'est faire*, je peux dire que la postmodernité comme discours est un acte. Un acte qui pose certaines valeurs et en supprime d'autres. La postmodernité est l'acte de parole qui fait que les valeurs et la logique du fonctionnement de l'intelligence Mètis deviennent la norme. Et si l'on ne peut pas dire que les mots *sont* la réalité, on peut en revanche affirmer, à la suite du psychanalyste Jean-Pierre Lebrun <sup>4</sup>, qu'ils produisent la *visibilité* et l'*audibilité* de la réalité.

---

4. J.-P. Lebrun, conférence au Collège international de philosophie, le 7 mai 2005, à Paris.

Bakhtine dit que les mots sont la matière la plus sensible de l'Histoire : en eux s'inscrivent et s'anticipent les moindres changements sociaux. Il faut comprendre par là, non seulement les mots de la langue, mais les mots-énoncés qui se stabilisent sous la forme de genres discursifs. Or, dans ma première recherche, décrite dans les deux premiers chapitres, j'arrive justement à identifier la spécificité énonciative de l'intelligence pratique qui constitue ainsi le genre discursif Mètis. À cet endroit précis, les deux recherches se rejoignent : si la forme de savoir et d'intelligence qui prédomine actuellement est celle de la Mètis, cela veut dire qu'il y a une sorte d'injonction à sa forme discursive qui est pour le moins problématique. Comment penser une énonciation où les places ne cessent de fusionner ? N'y aurait-il pas là une véritable mise en crise du paradigme énonciatif ? Pour mieux examiner cette hypothèse, il devient indispensable d'identifier quelle est la conception du langage qui cherche à se mettre en place dans le passage à la post-modernité ; tel est l'objet du quatrième chapitre.

Le cinquième chapitre contient un examen des conséquences des transformations analysées auparavant sur les politiques actuelles de l'éducation. En réalité, tout au long de ce livre, j'essaie de traquer un discours sur les savoirs qui cherche à s'imposer au fur et à mesure que les valeurs post-modernes se généralisent. On pourrait alors me demander pourquoi avoir choisi d'examiner des textes qui ont un statut plutôt philosophique que pédagogique. La réponse à cela est qu'il me semble qu'en procédant ainsi, on peut arriver au champ large et souterrain des idées qui travaillent la pédagogie actuelle et, peut-être, plus important que cela, des idées qui travaillent la politique de l'éducation dominante.

Une dernière remarque quant au choix des textes analysés s'impose. Il faut dire que je n'ai pas eu l'intention de rendre compte de la pensée de chacun des auteurs, mais de discuter des aspects qui touchent à ma problématique. De même que je n'ai pas travaillé sur tous les auteurs qui traitent des sujets

discutés ici, mais seulement sur ceux qui m'ont paru les plus significatifs par rapport aux axes de la discussion que je me suis donnés. Ainsi, mon étude ne concerne ni tous les textes importants d'un auteur, ni même tous les auteurs importants.

J'espère, avec ce travail, contribuer à élucider toute une série de difficultés et de malaises que les professionnels et les étudiants du champ discursif, socio-éducatif et thérapeutique rencontrent, comme moi, dans leur quotidien, en rapport direct avec les nouvelles valeurs dominantes.